

« gées, vos ports ensablés, vous annoncent que tôt
 « ou tard ces lagunes seront envahies par la mer ;
 « et, quand vous voudriez croire ce danger plus
 « éloigné qu'il ne l'est peut-être, n'en est-il pas un
 « autre dont vous avez été souvent avertis ? En vain
 « vous vous efforcez de consolider vos habitations
 « sur cette arène mouvante, les tremblements de
 « terre viennent de temps en temps les renverser ;
 « tout vous dit que vous êtes sur un sol contre le-
 « quel les éléments sont conjurés. Ce n'est point là
 « le siège d'un empire puissant. Il dépend de vous
 « de changer cette plage aride, cette mer orageuse,
 « ces marais infects, où vous vous trouvez loin de
 « vos ressources et au milieu de vos ennemis, pour
 « le plus beau site de l'univers, dont vous interdirez
 « à votre gré l'approche aux Pisans et aux Génois,
 « d'où vous dominerez les îles de l'Archipel, toute
 « la Grèce et les côtes d'Asie, heureuses de vous
 « obéir, et où vous appellerez à vous, sans efforts
 « comme sans rivaux, le commerce du monde. »

Cette perspective brillante, l'attrait de la nouveauté, séduisaient une partie de l'assemblée ; mais les esprits moins hasardeux craignaient de se laisser entraîner dans un avenir inconnu, et les hommes sur qui l'amour de la terre natale et les habitudes conservaient plus d'empire, éprouvaient une répugnance invincible à changer de patrie. Le conseil était agité ; un bruit confus de voix annonçait la diversité des opinions, lorsqu'un personnage vénérable, le procureur Angelo Falier, monta à la tribune.

« Quelque répugnance que j'éprouve, dit-il, à
 « combattre le sentiment du prince à qui je dois
 « obéissance et respect, je le fais cette fois avec con-
 « fiance, parce que je viens plaider devant vous la
 « cause de la patrie ; je me croirais ingrat envers
 « elle, envers cette terre natale où mes aïeux ont été
 « honorés, où moi-même j'ai été nourri, élevé,
 « comblé de bienfaits, si je consentais aujourd'hui
 « à l'abandonner pour aller chercher d'autres biens
 « sur une terre étrangère. Et quels sont-ils donc
 « ces biens ? un air plus pur, un site plus riant, un
 « sol plus fertile, la richesse, un commerce plus
 « étendu, une domination plus vaste et plus facile.
 « Ah ! lorsque les habitants de Padoue s'enfuirent
 « du plus beau pays de la terre pour venir chercher
 « un asile dans les lagunes, ils surent gré à ces
 « plages d'être stériles, incultes, inhabitées, situées
 « au milieu des eaux. Si elles eussent été riches, si
 « elles n'eussent été cachées par la mer qui les en-
 « vironne, nos pères n'y auraient pas trouvé leur
 « sûreté, notre république, notre patrie n'existerait
 « pas, nous serions nés sujets de quelqu'un des pe-
 « tits princes de l'Italie, et nous ne nous verrions
 « pas aujourd'hui occupés à délibérer s'il nous con-

« vient de trahir notre mère commune pour aller
 « dominer dans l'Orient. Nos pères songèrent-ils à
 « la quitter lorsqu'ils n'eurent plus besoin d'un
 « asile ? ils s'attachèrent à ces tristes plages, en re-
 « connaissance du bienfait qu'ils en avaient reçu.
 « Ils travaillèrent pendant huit cents ans à les assai-
 « nir, à s'y fortifier contre leurs ennemis et contre
 « les tempêtes ; ils les couvrirent d'édifices somp-
 « tueux ; ils y appelèrent toutes les commodités de
 « la vie ; ils y suspendirent dans les temples les tro-
 « phées de leurs victoires ; et nous qui jouissons
 « de tous ces biens, nous voulons les méconnaître
 « pour en chercher de nouveaux. Nous reprochons à
 « notre terre natale son insalubrité ; et, aveugles que
 « nous sommes, nous oublions que les contagions
 « les plus redoutables viennent de l'Orient, où l'on
 « veut nous conduire ! Nous nous plaignons de la
 « stérilité de notre sol, comme si quelque chose
 « manquait à nos besoins, à nos caprices : comme
 « si les eaux qui nous environnent ne nous fournis-
 « saient pas à la fois et une nourriture abondante,
 « et un moyen d'industrie. On nous parle de trem-
 « blements de terre : Eh ! quel pays y est plus ex-
 « posé que Constantinople ? Des inondations : les
 « Romains quittèrent-ils leur ville, parce que le
 « Tibre menaçait d'en renverser les remparts ? De
 « sûreté, de richesses : n'est-ce pas ici que vous avez
 « trouvé votre sûreté, que vous avez acquis ces ri-
 « chesses qui vous rendent ambitieux ? De colonies :
 « et sur qui donc avons-nous conquis les plus belles
 « de celles que nous possédons ? sur les maîtres de
 « cet empire à qui ces colonies tiennent, dit-on, in-
 « dissolublement. Nos colonies grecques sont im-
 « portantes sans doute ; mais sont-elles les seules
 « que nous ayons à conserver ? L'Istrie, la Dalmatie,
 « n'auraient-elles plus de prix à nos yeux ? Et si
 « nous allions à Constantinople pour être plus à
 « portée de surveiller Candie et la Grèce, ne serait-
 « ce pas abandonner au roi de Hongrie nos provin-
 « ces de l'Adriatique ?

« Ce prince est un voisin dangereux ; la jalousie
 « des Padouans et l'inimitié du patriarche d'Aqui-
 « lée vous fatiguent ; vous allez mettre les mers en-
 « tre eux et vous ; mais dans quel pays allez-vous
 « vous fixer où l'ambition de la domination et des
 « richesses ne vous suscitent bientôt des ennemis ?
 « Déjà il s'agit de transporter le siège de votre nou-
 « vel État dans une ville que nous ne possédons pas
 « tout entière. Il faudra commencer par en chasser
 « ou par assujettir les Français ; ensuite, vous aurez
 « à vous assurer de l'obéissance des naturels du
 « pays ; enfin, il vous restera à repousser vos nou-
 « veaux voisins, c'est-à-dire le roi des Bulgares, le
 « prince de Thessalie, l'empereur de Trébizonde
 « et celui de Nicée, dont le territoire s'étend jus-